



En route pour la Sibérie.

quelque chose de suspect, fais feu.

Et l'homme se dirigea vers la petite tente, où Kasroff dormait seul et devant laquelle se promenait également une sentinelle.

— Halte, fit celle-ci, qui va là ? — Le droit ! — Et la justice.

C'étaient les mots de passe.

Le soldat s'approcha de son camarade.

— Il y a quelque chose de suspect. — Où ? — Hors du camp. — Tu viens prévenir le capitaine ? — Oui. — Impossible. — Comment ? J'ai reçu ordre de n'admettre personne. — Sottises. S'il y a du danger, le chef doit être immédiatement prévenu. — Je n'ose le faire.

Tout à coup, une détonation éclata dans la nuit.

— Tu entends... vite !

Et la sentinelle tira, elle aussi, en l'air.

Comme elle s'y attendait, le capitaine parut aussitôt sur le seuil de sa tente.

— Que se passe-t-il ? s'écria-t-il.

— Je crois que le camp va être attaqué.

Un nouveau coup de feu éclata.

Tous les hommes étaient déjà sur pied.

Nos trois amis étaient accourus aussi.

Sur l'ordre communiqué à voix basse, tous les hommes s'alignèrent devant le bivac, du côté où la sentinelle avait tiré.

Tout était calme.

Du côté de l'ennemi, on n'avait pas même répondu aux coups de feu.

— Y aurait-il quelqu'un ?

— J'ai entendu courir, fit la sentinelle, et j'ai vu passer une ombre. C'est alors que j'ai fait feu. — La chose est possible, et nous lerons comme si l'ennemi était là.

Les hommes reçurent encore des ordres murmurés à voix contenue, et chacun se rendit au poste qui lui avait été indiqué.

Ils furent placés de telle sorte que, de quelque côté qu'il vint, l'ennemi trouvât devant lui un marin bien armé, prêt à donner sa vie pour empêcher qu'il ne parvienne jusqu'aux tentes, ou qu'il coupât l'accès de la mer.

Entretemps, une couple de soldats pliaient les tentes, et à un signal donné, tout le monde devait se retirer à bord de l'Azov pour disparaître dans les eaux.

Tout se passa comme le chef l'avait ordonné et le signal de railler le sous-marin venait d'être donné, lorsque tout à coup le rayon d'un puissant réflecteur électrique perça les ténèbres et vint éclairer vivement les fuyards.

Un moment, ils s'arrêtèrent comme pétrifiés.

Une clameur de rage s'éleva de toutes les poitrines.

Devant eux, sur la grève, leur coupant la route vers le salut, se trouvaient deux rangées de soldats, l'arme braquée dans leur direction.

Les marins firent feu.

Les soldats ripostèrent.

Du côté où le bivac avait été établi, d'autres soldats russes accouraient.

Les hommes de Kaerloff étaient pris entre deux feux.

Le nihiliste vit immédiatement qu'en présence de la pauvreté de ses effectifs, il n'y avait pas songer à la victoire.

Et tout aussitôt il vit qu'il n'y avait pas moyen de fuir.

Il était tout aussi impossible d'atteindre l'Azov.

Il ne lui restait qu'à vendre sa vie aussi chèrement que possible.

Saisissant d'une main son revolver², et de l'autre une hache qu'il portait sans cesse au côté, comme les pirates de jadis, il se jeta sur les Russes qui devaient attaquer les révoltés du côté de la mer.

Il y alla de si bon cœur, qu'en un moment, cinq hommes étaient hors de combat... une brèche était faite dans le mur vivant.

D'un bond, pareil à celui d'un tigre, l'homme sauta à bord de l'Azov.

Quelques soldats l'y suivirent et déchargèrent leurs fusils sur lui.

Atteint dans le dos, dans le bras et à l'épaule, Kaerloff parvint néanmoins à ouvrir la trappe et il se laissa glisser à l'intérieur du sous-marin.

Plusieurs soldats s'élançèrent et voulurent l'y suivre...

A ce moment, une formidable détonation éclata.

Le bateau d'acier éclata littéralement, tandis qu'une haute colonne de feu et de fumée s'élevait du coin de la mer... de tous côtés des lourdes pièces de métal, des débris humains volaient, et vinrent s'abîmer sur le sol.

Kaerloff venait de faire sauter l'Azov.

De tous les soldats russes, qui l'avaient suivi à bord du sous-marin, il ne restait naturellement que des cadavres affreusement déchiquetés.

Les pièces de métal provenant du bateau avaient encore tué et blessé plusieurs soldats, sur terre.

Les hommes de Kaerloff se défendaient comme des héros, mais ils durent succomber devant le nombre.

Une demi-douzaine d'entre eux, seuls, avaient échappé au massacre et furent forcés de se rendre.

Parmi eux se trouvaient Jeannot et Taujin.

Le Rossai, blessé à la main, fut également fait prisonnier.

Solidement garottés, ils furent emmenés par les Russes.

Le voyage dura un jour entier.

Vers le soir, ils arrivèrent au camp d'où était partie la colonne de soldats qui avait été envoyée à la recherche de Kaerloff.

Le récit du commandant fut accueilli par de bruyants huras.

En apprenant que l'Azov, qui avait déjà tant fait de tort à l'armée et à la flotte, n'existait plus, et que le redoutable Kaerloff avait péri, les officiers ne se continrent plus de joie.

Ils vinrent regarder tous les prisonniers comme des bêtes curieuses.

Dès le lendemain matin, les malheureux durent comparaître devant un conseil de guerre.

Tous les prisonniers furent condamnés à mort, sans aucune formalité, et en moins de temps qu'il ne faut pour le relater.

Ils allaient être pendus immédiatement.

L'un des prisonniers, un ancien officier, demanda à être fusillé, disant qu'il voulait tomber en soldat et que la mort par la corde ne convenait pas à un guerrier.

Le conseil de guerre délibéra un moment au sujet de cette demande.

La décision fut négative.

En entendant cette sentence, le condamné jeta un cri de rage, et bondit sur l'un des officiers, auquel il arracha son revolver. Avant qu'on ait pu l'en empêcher, il se brûla la cervelle.

Les autres hommes, qui devaient être pendus, furent placés sous bonne surveillance, sous une tente.

— Que vont-ils faire de nous ? demanda Jeannot.

— Rien de bon, opina Taupin. Je crois que nos derniers moments sont arrivés. — As-tu donc compris ce grimoire que l'on nous a lu ? — Pas un mot, mais j'ai bien vu que le camarade qui vient de se brûler la cervelle, n'en était pas fort satisfait.

— Taupin a raison, fit le Rossai, mais je ne conçois pas pourquoi l'on m'a bandé la main, si l'on veut nous envoyer ad patres.

— Il faut pourtant que nous fassions valoir que nous ne sommes pas des Russes, ni même des ennemis de la Russie, fit Jeannot, et comment l'on nous a forcés de nous armer. Si l'on sait que l'on nous a enrôlés de force, on ne nous condamnera pas. Il faut que nous tâchions de trouver le général qui, lui, saura au moins parler un peu de français ou d'anglais. Ce serait inhumain de nous mettre à mort.

La peur se lisait sur les traits crispés du jeune homme. De grosses larmes roulaient sur ses joues.

Le Rossai avait attiré Jeannot sur sa poitrine et l'embrassait tendrement.

— Inutile, fit Taupin. Je l'ai essayé, mais je n'ai pas à me vanter beaucoup des résultats de ma démarche. J'ai voulu accoster un officier qui se rendait au conseil de guerre, car c'est ainsi, je crois, que l'on nomme ce tribunal de durs à coir, et lui expliquer notre situation. Je suppose que l'homme a cru que je lui voulais du mal, car, sans me laisser le temps de dire un mot, il me donna un tel coup de poing en pleine poitrine, que je tombai à la renverse. Après cet exploit, il poursuivit vivement sa route, tandis qu'un soldat se jetait sur moi, et me reconduisit vers la tente à coups de pied et de poing. Ils sont comme cela, ici. A vrai dire, il n'y a rien d'étonnant à cela. L'on nous fait prisonniers, les armes à la main, combattants des Russes, et, de quelque nationalité que nous soyons,

de quelque façon que nous soyons venus auprès de Kaerloff, il n'en est pas moins vrai que nous avons combattu la Russie. Et en temps de guerre, l'on ne fait pas grand cas d'une couple de vies humaines.

— En effet, Taupin. Il n'y a que peu d'espoir. Mais pourtant je voudrais bien m'entretenir avec un officier, ne fût ce que pour implorer grâce pour Jeannot. Si je parviens à le sauver, je suis prêt à donner ma vie, qui ne me servira plus à rien, pourvu que Jeannot retrouve sa mère, et qu'il soit heureux.

Jeannot rompit l'étreinte de son ami.

— Non, non ! s'écria-t-il, non, je veux pas que tu te sacrifies. Si l'un de nous doit mourir, tous les autres partageront son sort. Je sais à présent que je ne reverrai plus jamais ni ma mère, ni Victoire.

Et il éclata de nouveau en sanglots, si fort, que le cœur de Taupin et celui du Rossai en fut ému.

Un prêtre russe entra dans la tente.

Il était le seul qui avait consacré quelque attention aux prisonniers, et il avait remarqué que trois des prisonniers étaient des étrangers, sans doute des Européens de l'est.

Il leur adressa la parole.

Ils ne se comprirent pas naturellement, mais Taupin parvint à lui faire comprendre qu'ils parlaient le français.

Le prêtre fit venir un sous-officier, qui comprenait cette dernière langue, et, à l'aide de ce truchement, il interrogea les étrangers.

Ce fut Taupin qui raconta de quelle façon ils étaient venus sous le commandement de Kaerloff, et le prêtre comprit qu'on lui disait la vérité.

Pourquoi des Belges auraient-ils fait cause commune avec des nihilistes, si le hasard ne les eut mis en présence de ces derniers ?

Le prêtre, après s'être également entretenu avec les prisonniers russes, se rendit auprès du général.

Cet officier venait de très bien dîner avec quelques-uns de ses camarades, de sorte qu'il était d'excellente humeur.

Il avait même si bien arrosé ce délicieux dîner, que sa langue en était devenue pâteuse et qu'il ne parlait qu'avec difficulté.

Le prêtre lui communiqua ce que Taupin lui avait appris.

— Ah ! fit le général, voilà qui est amusant. Mais vous n'exigerez pourtant pas que je fasse des Russes de ces étrangers ?

Et il éclata de rire, se trouvant fort spirituel. Puis il cligna de l'œil et attendit la réponse du pope.

— Non, fit celui-ci, irrité de voir le peu de cas que l'on faisait de ses paroles. Non, vraiment, la chose est impossible, je le concède. Mais ce n'est pas cela que je viens vous demander. Je ne

viens que vous demander s'il ne serait pas imprudent de pendre ces étrangers sans autre forme de procès.

— Prêfêreraient-ils un autre genre de mort ? Ils n'ont qu'à le dire, et je leur ferai donner satisfaction. Je suis une bonne pâte, moi, au fond.

Et il éclata de rire.

— Je vous ferai remarquer, fit le prêtre d'un ton sec, que vous ne savez même pas quels sont ces étrangers, et que, plus tard, l'on pourrait vous demander compte de leur mort.

Le général considéra le pope en riant :

— Vous vous trompez, petit père, fit-il. Avons-nous trouvé ces étrangers, oui ou non, les armes à la main pour combattre les soldats de notre père le tsar ? Je réponds : oui. Sommes-nous en temps de guerre, ou non ? Je réponds : encore oui. Dans ces conditions, le conseil de guerre a-t-il, oui ou non, le droit de leur faire cadeau d'une cravate de chanvre : je réponds encore et toujours : oui. Vous voyez que tout s'est passé normalement et régulièrement. Quand va-t-on les pendre ? Dites-moi cela, car je désire assister à la fête.

— Si je puis vous donner un bon conseil, général, laissez la vie à ces étrangers. J'ai appris que leur maître, avec lequel ils se trouvaient à bord au moment de la catastrophe, est un gentilhomme anglais, apparenté à Sa Majesté le roi d'Angleterre. Je viens de vous dire ce qui était de mon devoir de vous communiquer.

Le général ne cessait de rire

Il rappela le pope, qui voulait quitter la pièce, et lui dit :

— Vous savez que je suis un bon homme. Je puis vous assurer que j'ai le droit absolu de faire pendre ces étrangers. Mais, je veux vous donner satisfaction. Nous les enverrons en Sibérie, et nous n'en parlerons plus. Est-ce dit ? Je proposerai cela en haut lieu, et on me donnera certainement satisfaction.

— Ce serait une mesure fort sage, répondit le pope, si vous parvenez à la provoquer. — Envoyez-moi mon secrétaire, nous allons tâcher d'arranger la chose. Vous savez, que je suis un brave homme, au fond...

Le pope se hâta de se rendre dans la tente des condamnés et leur dit qu'ils pouvaient espérer une commutation de peine.

— Vous serez envoyés en Sibérie, dit-il, mais lorsque la guerre sera terminée, vous trouverez sans nul doute quelqu'un qui s'occupe de votre sort et qui vous sauve. Si je ne meurs pas à la guerre, je me charge de ce soin.

Une demie-heure après, les condamnés russes furent emmenés.

Ils ne revirent plus...

La potence avait fait son œuvre pour eux

Plusieurs jours, nos amis restèrent prisonniers, sans recevoir des nouvelles.

Plusieurs fois le camp fut levé, et nos héros furent obligés de faire de longues randonnées à travers une contrée sauvage et déserte.

Enfin, le pope vint les prévenir de ce que leur peine avait été commuée en celle du banissement perpétuel en Sibérie.

En même temps il leur dit que la guerre pouvait être considérée comme virtuellement terminée et qu'aussitôt sa rentrée en Russie il allait s'efforcer de les faire gracier, afin qu'ils puissent rentrer en Belgique.

Certain jour, nos amis, sous bonne garde, furent conduits vers un train, composé d'un certain nombre de wagons à bestiaux, où ils furent enfermés avec d'autres prisonniers.

Le voyage vers le lieu de détention, vers la terrible Sibérie, avait commencé !

Le prêtre tiendrait-il parole ?

Tout seul dans ses efforts, réussirait-il à obtenir leur grâce ?

Où étaient-ils condamnés à finir leur vie dans cette contrée, sans revoir jamais un visage chéri ?

— En ce cas, dit Taupin, la mort serait préférable.

— Tu radotes, répondit le Rossai sans cérémonie.

— Rappelez-vous, tous deux, quelles difficultés nous avons déjà surmontées. Si l'on ne nous gracie pas, nous trouverons bien le moyen de nous échapper. Nous ne serions pas les premiers prisonniers qui s'échappent de la Sibérie ! Qu'en penses-tu, Jeannot ?

Le jeune homme ne répondit point.

— Nous ne devons pas nous laisser aller au découragement. Nous aurions pu, depuis longtemps, pendre à une belle corde, à une non moins belle potence. Notre bonne étoile a mis ce prêtre russe sur notre route. Sans lui, où serions nous à présent ? Songez plutôt à cela, avant de tirer une mine si déconfite.

Le Rossai avait tenté de mettre un grain de moquerie dans ses paroles, pour prouver à ses compagnons qu'il avait toute confiance en l'avenir.

Mais il se faisait violence pour en arriver là, et, par moments, sa voix soanait faux, comme si des sanglots s'étranglaient dans sa gorge.

Quant à lui, il ne nourrissait plus le moindre espoir.

Une fois les prisonniers en Sibérie, nul ne s'occuperait plus de leur sort, il en était persuadé.

Steadily avait péri en mer, et la voix du prêtre se perdrait dans les mille voix qui s'élèvent journellement pour demander la grâce de quelque banni.

Taupin avait les mêmes idées, et dit au Rossai que leur situa-

tion était désespérée.

Jeannot ne soufflait mot.

Les paroles du Rossai le faisaient sourire faiblement, mais il lui était impossible de répondre à son frère.

Il songeait à sa mère, qu'il ne reverrait plus, à Victoire, qu'il croyait morte. Et sa gorge s'étranglait, l'empêchant de prononcer une parole.

Nul des trois amis ne nourrissait plus le moindre espoir.

La Sibérie allait être le but de leurs pérégrinations.

Le but final.

La Sibérie... et la mort !

CHAPITRE XLIV

A Londres.

Le train entrait en gare.

Il s'arrêta, tout trépidant encore, et, lorsqu'un homme sortit d'un wagon de première classe, des centaines et des centaines de voix l'acclamèrent.

Le bruit des bravos et des hurrahs était assourdissant. Les hommes agitaient leur chapeau au-dessus de la tête, les femmes agitaient leurs mouchoirs.

Un amiral, en grand uniforme et la poitrine constellée de décorations, s'approcha du voyageur.

Il serra la main du voyageur et lui dit quelques mots de bienvenue au nom du roi.

Ensuite, l'on conduisit le voyageur dans un salon de la gare, où plusieurs personnages haut placés l'attendaient pour le congratuler et pour lui souhaiter la bienvenue.

La physionomie de l'étranger décelait l'impatience que lui causaient ces marques de sympathie officielle, qu'il aurait préféré voir réduites à leur plus simple expression. La politesse seule l'empê-

chait de s'esquiver.

Plus d'une fois il jeta un regard de désespoir vers les deux personnes qui l'avaient suivi et qui avaient pris place à un mètre derrière lui.

Ces compagnons de voyage, un monsieur et une dame, semblaient partager son impatience, car leur visage exprimait aussi l'ennui causé par la perte de temps qu'occasionnaient tous ces discours, toutes ces allocutions.

Mais les orateurs officiels ne lâchent pas aisément leur victime, et la submergent de torrents d'éloquence ampoulée et grandiloquente.

Un soupir de satisfaction, vite réprimé, échappa au voyageur lorsque le dernier personnage eut prononcé la dernière parole et lui en tendu la dernière palme.

— Délivrés ! fit-il à mi-voix, en s'adressant à ses compagnons.

— Espérons-le ! lui répondit-on.

À ce moment s'approcha un homme, tout vêtu de noir, portant au cou une lourde chaîne d'argent supportant une médaille plus lourde encore.

— Mylord aurait-il l'obligeance de prendre place dans la voiture qui le conduira à l'hôtel de ville, où le lord Mayor désire le congratuler ?

Si l'on avait annoncé au voyageur sa mort imminente, il n'eût pu tirer une mine plus déconfite.

Un moment, il parut hésiter.

Il semblait vouloir dire à l'homme noir qu'il en avait assez et qu'il désirait aller où bon lui plaisait.

Mais la politesse réprima cette envie d'échapper aux félicitations communales.

— Je vous suis, dit-il.

Et, se tournant vers ses compagnons, il poursuivit : Une dernière gorgée à la coupe amère des réceptions officielles... Si, après cela, l'on a encore inventé quelque chose pour me martyriser, je m'entuis.

Les rues étaient noires de monde.

Comme lors de l'entrée d'un roi, les acclamations semblaient ne pas devoir cesser.

Le voyageur remerciait de la main pour ces ovations répétées.

Lorsque le discours du Lord-Maire fut achevé, et que le voyageur eut notamment appris qu'il était nommé citoyen honoraire de la Cité, il prit à son tour la parole, remercia avec effusion, et exprima en belles phrases le désir de se retirer chez lui, sans être retenu plus longtemps par la foule.

L'accueil si enthousiaste qu'on lui avait fait, disait-il, lui avait

enlevé toutes ses forces. Il avait besoin de repos.

On fit droit à cette demande, quoiqu'elle frappa de stupeur plus d'un des assistants.

Mais ils se l'expliquèrent en disant que le voyageur n'était pas encore complètement remis des fatigues nombreuses qu'il avait endurées au cours de ses voyages si mouvementés.

Une voiture fut avancée, et le trio put quitter l'hôtel de ville par un passage dérobé, sans être reconnu.

Dans la voiture, le voyageur, dont le visage rayonnait de plaisir, à présent, dit à ses compagnons :

— Ma chère comtesse, veuillez m'excuser de vous avoir occasionné ces ennuis — Mon cher lord, inutile, j'ai été vraiment émue de vous voir honoré de la sorte. — Je vous en remercie, comtesse, mais cela m'a fait souffrir. Non pas que je sois insensible à ces marques de faveur. Dans un autre moment, elles m'eussent enorgueilli. Je n'aurais fait alors que cueillir les fruits d'un travail entrepris par ambition. Mais, comme vous le savez, c'est un autre mobile qui m'a fait agir, et toutes ces formalités n'ont fait que retarder le moment où j'allais pouvoir enfin embrasser ma fiancée et c'est pour cela que je souhaitais voir finir ces cérémonies au plus vite.

— Cela se conçoit, ajouta le troisième voyageur.

La voiture s'arrêta devant une grande maison de maître.

Dès que la porte fut ouverte, le voyageur monta quatre à quatre l'escalier d'honneur et, arrivé au premier étage, il s'arrêta devant une porte entr'ouverte.

Il regarda à l'intérieur de la pièce.

Les longs rideaux de dentelles transparentes étaient complètement tirés, de sorte que la lumière qui venait du parc, était tamisée.

Tous les meubles qui ornaient la pièce, ainsi que les boiseries, étaient d'un blanc ivoirin, ornés d'un mince filet doré et d'une petite fleur bleue.

A moitié étendue sur un sofa, et vêtue d'un peignoir tout blanc, se trouvait une jeune et belle femme, qui semblait lire, quoique ses yeux se tournassent sans cesse vers la porte.

Le visage de la jeune fille était aussi blanc que son vêtement et ses mains, aussi pâles que celles d'une statue de marbre, décelaient la pénurie de forces qui appauvissait ce corps de déesse.

Et les grands yeux splendides de la jeune fille brillaient d'un éclat que seule donne la fièvre.

Après d'elle, était assise une jeune femme, vêtue d'une magnifique toilette de ville, et dont le beau et fin visage était auérolé de cheveux blonds.

— Comme il tarde, murmurait la jeune fille pâle, comme il tarde.

— Tout Londres veut le voir et l'ovationner.

— Il doit être heureux, Annie, comme il doit être heureux.

— Sans doute, mais toi aussi, n'est-ce pas, ma chère Victoria.

— Oh oui, mais je voudrais le voir... je ne puis croire à son retour.

— Il va venir... — Pourquoi tarde-t-il tant ? — Il ne tarde pas, Victoria, mais tu es trop impatiente.

— Vois, d'après mon télégramme, il y a une heure qu'il eût dû être ici. — Il viendra bientôt. Reste bien calme. Le revoir te causera déjà une émotion par trop grande. — C'est l'attente qui me rend nerveuse.

Elle entendit du bruit à la porte et se dressa vivement.

Les bras étendus, le voyageur, s'élançait vers elle.

Elle jeta un cri de surprise et de joie et s'élança dans ses bras, qu'il referma passionnément sur elle.

Longtemps, ils restèrent ainsi, cœur à cœur, sans dire un seul mot.

Finalement, elle s'arracha à ses bras, lui saisit les deux mains, et l'attira fébrilement vers la fenêtre. Elle le regarda longuement.

— John... mon John... — Ma Victoria ! — Enfin. — Je ne puis croire que ce soit vous.

— John, murmura une voix derrière eux.

Le lord se retourna et tendit les bras à l'autre femme, qui, les larmes aux yeux, avait assisté à cette petite scène sans mot dire.

— Ma chère Annie, s'écria-t-il, ma chère sœur.

Les deux compagnons du voyageur entraient à leur tour dans la chambre.

— Ma Victoria, chère Annie, fit Lord Steadily, permettez moi de vous présenter votre compagne future, mademoiselle la comtesse de Vinaroz, et mon compagnon de voyage Oscar Lamiel dont je vous ai souvent parlé dans mes lettres.

Miss Victoria Donsdeele serra les deux mains de Victor dans les siennes et dit :

— Soyez la bienvenue. . nous serons bientôt de grandes amies.

— Et nous ferons de même, ajouta la sœur de Steadily en l'imitant.

Les deux femmes tendirent ensuite la main à Lamiel.

Comme nous l'avons vu, tout Londres avait réservé une réception triomphale à l'explorateur du pôle sud.

Ce jour même, il devait être reçu par le Roi, qui lui conférerait les insignes de la plus haute décoration anglaise.

Non seulement Steadily avait enfin réalisé son plus cher désir,

c'est à dire de se retrouver auprès de sa chère fiancée, qu'il épouserait bientôt, mais il était comblé de gloire et d'honneurs.

Un homme n'aurait pu demander plus.

Il est vrai qu'il avait acheté fort cher tout cela.

Nous avons quitté ce trio dans une petite ville de Corée.

Sans épi-odes dignes d'être rappelés, ils poursuivirent leur voyage avec les soldats coréens jusqu'au moment où ceux-ci, non loin de la capitale, furent attaqués et mis en fuite par des troupes japonaises.

Parmi les prisonniers, se trouvaient Limiot, Steadily et la jeune bouquetière de Calcutta.

Ils furent envoyés au Japon.

Là, l'ambassadeur d'Angleterre s'occupa d'eux, et sans encombre, ils purent prendre passage à bord d'un paquebot qui les ramènerait en Europe.

Miss Victoria était encore fort malade.

Lorsque les médecins qui la soignaient apprirent que Steadily allait revenir en Europe, ils assurèrent aussitôt que cette nouvelle allait bientôt rétablir la malade.

Elle reprenait chaque jour de ses forces, petit à petit les couleurs de la santé revinrent sur ses joues, et, après un mois, elle traversait Londres en voiture, assise aux côtés de l'explorateur du pôle sud.

Deux semaines après, le mariage fut célébré en grande pompe.

Il n'allait pas être question d'un voyage de noces, car Steadily avait provisoirement déclaré qu'il laissait les voyages à d'autres.

Le jeune couple se retira dans un château que Steadily possédait en Ecosse.

Tandis que son aimable femme s'occupait de l'éducation de Victoire et faisait tout son possible pour faire de la bouquetière une jeune fille accomplie, ce qui n'alla pas sans peine, lord Steadily avait demandé à Limiot d'aller rechercher en Espagne le grand-père de Victoire, et de faire en sorte de rendre à la jeune fille son rang dans le monde.

C'était une besogne d'élection pour Limiot, qui ne tenait pas à retourner en Belgique pour dire à la comtesse que son fils avait péri en mer.

Il s'était promis, lorsque plus tard Victoire serait devenue une jeune fille accomplie, de l'amener avec lui, afin qu'elle préparât petit à petit la comtesse aux nouvelles désastreuses qu'elle devait fuir par apprendre.

Victoire était mélancolique, il est vrai, mais sa santé n'en souffrait pas.

Elle nourrissait encore toujours l'espoir, la conviction, qu'elle reverrait un jour son Jeannot.

— Je sais, affirmait-elle souvent, lorsqu'on la questionnait, je sais qu'il n'est pas mort.

On la laissait faire, la jeune lady Steadily prétendait même partager ces idées.

Victoire avait une intelligence naturelle très grande, et sous la direction de professeurs d'élite, elle devint bientôt une jeune fille noble accomplie.

Bientôt elle évoluait dans un salon comme si elle n'avait jamais quitté le grand monde.

Tout en elle semblait inné pour jouer pareil rôle.

A Jativa, Limiet n'avait trouvé qu'un château abandonné.

Le vieux marquis d'Almansa y Jativa était mort, de même que sa femme, sans avoir laissé d'héritiers directs.

Limiet dut dépenser beaucoup d'efforts, de temps et d'argent pour faire reconnaître les droits du seul rejeton du fils du marquis.

De grandes sommes furent dévorées en procédures et honoraires d'avocat, mais l'argent ne comptait pas, car Steadily lui avait alloué un crédit illimité.

Il fut également secondé de main de maître par l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid, et réussit finalement à gagner, pour la petite Victoire, les différents procès soutenus en Espagne.

Et, certain soir, arriva au château de Steadily un télégramme chiffré, long comme une lettre, dans lequel Limiet faisait savoir que la bouquetière s'appellerait désormais marquise d'Almansa y Jativa et qu'elle disposerait d'environ trente millions, en dehors des nombreuses propriétés qui lui étaient dévolues en Espagne.

Victoire se montra fort heureuse de voir les efforts de Limiet couronnés de succès.

Cette joie n'était pas causée par la possession du titre et de cette fortune royale.

Non, cela laissait la jeune fille totalement indifférente, pour le moment surtout.

Mais elle était autrement émue à l'idée que Limiet allait bientôt revenir en Angleterre, pour la conduire en Belgique, et la mener auprès de la mère de Jeannot.

Elle désirait vivement voir la comtesse.

Elle sentait déjà que celle-ci allait lui être une seconde mère.

Et, en effet, une couple de semaines après, elle quittait, en compagnie de Limiet, le château de Steadily, et s'embarquait pour Anvers.

Le souhait qu'elle formait depuis si longtemps allait enfin être réalisé.

Une femme de cœur.

— Nous désirons voir immédiatement madame la comtesse, fit Limiet, en s'adressant au laquais qui vint leur ouvrir la porte du château.

— Madame la comtesse ne reçoit personne. — Si. Annoncez-nous. — Non. — Et pourquoi ? — C'est défendu. — Comment cela ? — Madame non seulement ne veut recevoir personne, mais elle ne veut même pas savoir qui désire l'entretenir. —

Limiet se tourna vers Victoire.

— J'aurais dû envoyer un télégramme pour avertir la comtesse de notre venue, dit-il. Puis, se tournant vers le laquais : Allez au moins porter cette carte de visite à madame... elle fera exception pour nous.

Le laquais secoua la tête.

— Non, fit-il. Il y a quelques mois je l'ai fait encore, pour un membre de la famille, et jamais je n'ai vu madame aussi mécontente. Heureusement que madame a pris en considération les trente années de loyaux services que je compte, sinon elle me renvoyait !

En anglais, Limiet dit à la jeune marquise :

— Comment amener ce cerbère à nous annoncer ? Nous ne pouvons pas employer la force, et pourtant...

Et, poursuivant, il dit au domestique, qui ne les avait même pas fait entrer dans une antichambre : Madame la comtesse nous attend, fit-il. Vous verrez qu'elle sera heureuse de nous voir.

Il prit son portefeuille et en sortit un billet de cent francs.

Il plia le précieux billet autour de sa carte de visite et tendit le tout au domestique.

— Annoncez-nous, de grâce.

Le vieux domestique semblait ébranlé.

Mais l'appât était trop grand.

— La chose est grave, fit-il, en se dirigeant vers les appartements de sa maîtresse.

— Je croyais que cet homme allait finalement nous mettre à la porte. J'étais déjà décidé d'employer les grands moyens.

— Lesquels ? s'informa Victoire.

— Un coup de poing asséné suivant les règles de l'art, et qui aurait étendu mon homme pour cinq minutes sur le sol. J'aurais profité de ce temps pour aller m'annoncer moi-même. Lorsqu'on a beaucoup voyagé, l'on apprend à se tirer d'affaire en toutes circonstances. Mais l'on n'a recours à ces moyens là qu'à toute extrémité. L'on essaie d'abord la puissance convaincante des fafiots, et cela réussit neuf fois sur dix.

A ce moment, le domestique redescendait les escaliers.

Son visage exprimait la plus grande stupéfaction.

— Madame vous attend, dit-il, et elle m'a dit : hâtez-vous ! Je n'y conçois rien... veuillez me suivre.

— Inutile de comprendre, mon ami, fit Limiet. Cela ne vous aiderait pas... Ma feu grand'mère m'a souvent assuré que...

Le domestique ne saurait jamais ce que feu la grand'mère de Limiet lui avait souvent assuré, car la comtesse apparut au haut de l'escalier.

Elle vint au devant de Limiet.

Celui-ci s'inclina profondément.

— Madame, je vous salue...

— Et mon enfant ? fut la réponse.

— N'anticipons pas, madame... Me permettez-vous de vous présenter d'abord mademoiselle la marquise d'Almansa y Jativa, qui désire vous parler de votre fils.

— Me parler de mon fils... Très honorée, mademoiselle.

En parlant de la sorte, nos personnages étaient arrivés dans la pièce où la comtesse se tenait d'ordinaire.

— Mon enfant n'est-il pas là ? dit encore la comtesse.

— Non, madame. — Que s'est-il donc passé ? Pourquoi, en ce cas, venir ici ? Un moment, vous avez rallumé mon espoir, pour l'éteindre ensuite complètement.

Elle s'affaisa sur une chaise.

Limiet voulut parler, mais d'un geste, la comtesse lui imposa le silence.

— Dites moi uniquement où se trouve mon fils. — Au Japon, madame — Il est donc encore en vie ? — Oui, madame. — Dieu soit loué.

Un moment, la comtesse resta immobile, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Mais pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné, demanda-t-

elle encore. Est-il ici? Vous voulez me préparer, l'enfant va venir, mais vous hésitez... Où est-il, mon enfant?

La comtesse s'était dressée.

— Vous savez, madame la comtesse, reprit Limiet, que pour moi le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai vous amener votre fils. Soyez assuré que je n'hésiterais pas un moment à vous le montrer. Je ne suis pas de ceux qui croient que la joie fait peur. Mais, à mon grand regret, je dois vous dire, que le jeune comte n'est pas ici.

En poussant un grand soupir, la comtesse se laissa aller dans son fauteuil.

— Et pourquoi? Ne me cachez rien, car je sentirais que vous ne me dites pas la vérité. Et, à présent que je sais qu'il est en vie, vous pouvez tout me dire. Il ne lui est pas arrivé malheur?

— Non, madame, et, si vous me le permettez, je vais vous raconter tout ce qui s'est passé.

— J'écoute.

Aussi succinctement que possible, Limiet raconta l'histoire de Jeannot, du Rossai, de Taupin et de Steadily, en omettant par-ci par-là quelque détail qui eut pu chagriner la comtesse.

Il raconta d'une façon détaillée ce qui s'était passé à Calcutta.

Lorsque la comtesse apprit que son fils avait voulu protéger la bouquetière, et que celle-ci était la descendante d'une noble famille, elle se dressa et saisit les deux mains de la marquise.

Celle-ci s'était également levée.

— Mon enfant, fit la mère de Jeannot, mon enfant, car je tiens à vous nommer ainsi, à présent que je sais quelle sympathie vous unit à mon fils, mon enfant, permettez-moi, comme à votre mère, de vous embrasser.

Un cri de joie échappa aux lèvres de la jeune fille et elle noua ses bras au cou de la comtesse.

Celle-ci imprima un long baiser sur le front de Victoire.

— J'espère, mademoiselle, dit-elle ensuite.

Mais la jeune fille l'interrompit vivement: Nommez-moi Victoire, fit-elle, je vous en prie.

— J'espère, Victoire, reprit la comtesse, que vous viendrez souvent me voir, pour dissiper un peu ma tristesse et mon chagrin dévorant, jusqu'à ce que ce cher enfant soit revenu. Nous parlerons de lui et cela adoucira notre peine à tous deux.

— Je vous le promets, madame, car, moi aussi...

Mais, à son tour, la comtesse l'interrompit:

— Nommez-moi... ne m'en voulez pas... mais je ne sais vraiment ce qui se passe en moi... nommez-moi votre mère.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
